



5^e
FESTIVAL
DU CINEMA
DE BRIVE

RENCONTRES DU MOYEN METRAGE
les actes des tables rondes 2008

S R F | Société des réalisateurs de films

table ronde samedi 26 avril :
éducation à l'image



L'entretien retranscrit dans ce document a eu lieu lors de la 2^{ème} édition du
Festival du Cinéma de Brive – Rencontres du moyen métrage
du 23 au 28 avril 2008

La reproduction totale ou partielle des propos contenus dans ce document doit faire l'objet d'une
demande d'autorisation à infos@festivalcinemabrive.fr

Les photos sont signées Ingrid Franchi
www.ingridfranchi.com

www.festivalcinemabrive.fr

Éducation à l'image, disent-ils...

De nouvelles pistes de réflexion et de nouveaux moyens pour l'enseignement du cinéma à l'école ?

avec

Licia Eminent, réalisatrice, intervenante en milieu scolaire, membre de la Société des Réalisateurs de Films (SRF) et du Collectif Action Culturelle

Marc Holfeltz, enseignant, réalisateur et chef de projet au CRDP de l'académie de Paris, concepteur du site L'Ecole des images

Ludovic Lamant, critique aux Cahiers du cinéma et journaliste à Médiapart

Hélène Raymondaud, chef du service de la diffusion culturelle au Centre National de la Cinématographie (CNC)

Jean-Claude Rullier, directeur du Pôle Régional d'Education à l'image de la région Poitou-Charentes

Cette table ronde était animée par **Jean-Paul Chavent**, écrivain et conseiller artistique du Pôle Régional d'Education artistique et à l'audiovisuel du Limousin. Il vient de publier *Eveil du regard ou dressage de l'œil?*, édité par le Rectorat de Limoges et Les Yeux Verts.



Jean-Paul Chavent

Pour résumer la situation, beaucoup de menaces pèsent aujourd'hui sur l'éducation artistique en général, et sur l'éducation à l'image en particulier. Notamment à travers les dispositifs existants qui sont remis en question, y compris les options cinéma et audiovisuel dans les lycées.

Il y a un consensus évident entre nous pour "défendre l'éducation artistique et l'éducation à l'image". Donc il serait intéressant de définir ce que nous entendons les uns et les autres par éducation à l'image / initiation artistique - ces différents termes. On sent bien qu'au-delà de cette querelle de mots il y a un glissement de plus en plus en grands vers une sorte d' "éducation aux médias" qui serait un fourre-tout au service du marché.

Alors : Qu'est-ce que c'est pour vous "l'éducation à l'image" ?

J'imagine qu'il y a entre nous des approches très différentes mais que d'une certaine manière nos inquiétudes, nos espérances, nos destins sont très liés...

Comment vous comprenez cette "éducation" à l'intérieur de vos institutions et de vos pratiques ?

Hélène Raymondau

Au Centre National de la Cinématographie, au service de la diffusion culturelle nous avons - parmi beaucoup d'autres choses - la responsabilité des dispositifs à l'éducation au cinéma. Dans ce domaine - malgré des difficultés financières réelles - nous avons aujourd'hui deux priorités.

D'abord, ces dispositifs ne sont certes pas parfaits, mais nous avons quand même beaucoup de demandes. Donc c'est bien qu'ils répondent à un besoin. Notre priorité est de faire en sorte de les

maintenir. On met beaucoup d'argent et les partenariats se développent, contrairement à ce que l'on peut lire un peu partout.

L'autre priorité, c'est de considérer que l'œuvre cinématographique doit rester au cœur de ce que l'on fait. Il y a de plus en plus d' "éducation aux médias", on entend beaucoup ça aujourd'hui, et au CNC nous nous battons pour que le cinéma reste en tant que telle une approche d'une œuvre artistique et que ce ne soit pas noyé dans l'éducation aux médias.

Par exemple, au niveau européen, le CNC réfléchit avec la Commission Européenne à ce que les États pourraient faire dans cette "éducation aux médias". Nous nous sommes battus au CNC avec d'autres organismes européens qui s'occupent de cinéma, pour que le cinéma, en tant que tel reste dans cette éducation.

Ce qui nous semble important, c'est que le cinéma et l'approche artistique pour laquelle on se bat, continuent à exister en tant que tels.

JPC

Pour réagir sur ce premier point, est-ce qu'on est tous d'accord pour dire que c'est la rencontre avec l'œuvre qui est le point le plus important ? Dans une période où l'on voit bien que la nécessité pour ce marché - ce "capitalisme cognitif" comme certains l'appellent déjà - cette nécessité, c'est de créer de grands marchés, donc de faire glisser l'art vers la culture puis la culture vers les marchandises culturelles puis au fond vers le loisir. Ce mouvement qui est général dans notre société fait qu'un des seuls points sur lequel nous pouvons nous battre c'est la rencontre avec l'œuvre d'art. Ce qui pose aussi le problème de qu'est-ce que c'est que l'œuvre aujourd'hui ? Quelle est sa place

et sa nécessité dans notre société ? Et dans ce débat entre l'œuvre d'art et la marchandise culturelle, est-ce qu'il y a des nuances à apporter ? Où est-ce qu'il y a frontalement une bataille à mener ?

Jean-Claude Rullier

Je suis complètement d'accord avec ça. Je voudrais inscrire ça dans la démarche qui est celle d'un pôle d'éducation à l'image. Un pôle d'éducation à l'image, c'est une structure qui répond à un cahier des charges qui a été décidé par le CNC. Il a trois fonctions. La première, c'est de mettre en réseau tous les acteurs d'éducation à l'image sur le territoire d'une région. La deuxième fonction, c'est d'offrir à ces mêmes acteurs des formations pour creuser leur relation avec le cinéma et avec l'audiovisuel, pour approfondir leur démarche de rencontre avec ces œuvres. Et la troisième mission, c'est une mission de documentation, de ressource pédagogique toujours dans le domaine de l'éducation à l'image.

Dans ce grand cadre, je mets l'accent sur les relations avec la création cinématographique en région. La région Poitou-Charentes est actuellement la deuxième région sur le territoire national à aider le cinéma grâce à une alliance entre la Région et les quatre départements. Donc il y a beaucoup de films qui viennent se tourner dans la région. L'objectif est de développer la filière cinéma dans la région, mais c'est aussi de faire que ce plus économique soit aussi un plus culturel. Et donc que les cinéastes qui viennent tourner dans notre région puissent aussi faire partager leur création au secteur scolaire ou hors temps scolaire.

Pour moi le job d'éducation à l'image, c'est justement de tisser des relations entre ces jeunes qui veulent rencontrer les œuvres et ces œuvres qui se

tournent. Un exemple très concret : très souvent on demande à la Région qui a un fond d'aides comme le nôtre de pouvoir "visiter les tournages". J'ai banni l'expression "visiter les tournages" pour essayer justement de voir au terme de quel protocole il peut y avoir une rencontre avec le film en train de se créer dans la région. C'est-à-dire : faire une action avant le tournage, rencontrer le réalisateur, avoir pu lire le scénario, avoir pu entendre le réalisateur qui fait partager ses intentions. Et ensuite évidemment, se rendre sur le tournage pour pouvoir rencontrer les différents maillons de la création cinématographique, et puis au moment où le film est tourné avoir au moins un petit moment de regard sur le montage. Donc, pouvoir rencontrer les différents moments de la création.

Autre exemple, celui des salles de cinéma. Pour moi la salle de cinéma est le lieu de la rencontre essentielle avec le film. Et le Pôle d'éducation à l'image a tissé des liens très concrets avec des salles de cinéma. Avec des collectifs de jeunes réalisateurs de la région, nous essayons de réactiver ce que l'on appelait autrefois les "actualités cinématographiques". Et je souhaite justement pouvoir recréer ce moment avant le film avec des actualités régionales, ce moment de rencontre autour de problématiques régionales, avec des jeunes qui ont tourné un sujet avec un véritable regard d'auteur. Pour pouvoir transformer la salle en un lieu de rencontre, de réflexion, de citoyenneté. Pour réactiver l'idée que la salle de cinéma est aussi un lieu de rencontres et de vie avant le film.

Ludovic Lamant

Pour rebondir sur l'histoire de la salle, je pense qu'on est tous d'accord pour dire que l'éducation artistique doit servir aussi

à amener les élèves à la salle. Il y a trois programmes historiques qui fonctionnent très bien : École et cinéma, Collège au cinéma et Lycéens au cinéma. Cela représente à peu près 10 % des élèves, de tous les niveaux confondus qui en bénéficient.

Et en même temps pour avoir été dans beaucoup de séances avec ces élèves, j'ai l'impression que la majorité de ces élèves ne connaissent la salle que par ces séances scolaires. Est-ce qu'ils y vont autrement ? Est-ce qu'ils y vont par eux-mêmes ? J'ai l'impression que soit ils regardent chez eux les films téléchargés sur leur ordinateur, soit ils y vont dans un cadre scolaire.

Donc ces expériences trouvent leur limite, qui est presque de l'ordre de la ghettoïsation de ces salles, spécialisées dans un travail scolaire. En même temps c'est indispensable. Mais pour provoquer un peu, je dirais qu'il y a aussi des expériences qui permettent d'ouvrir ces salles en même temps à un public normal, non scolaire, qui tentent de ramener du métissage dans les séances scolaires. D'ouvrir ces séances à tout le public. Je pense en particulier aux expériences qui sont nées à la Ferme du Buisson près de Paris. Ça marche très bien. Les scolaires dans le cadre de Collège au cinéma vont au cinéma et en même temps partagent l'expérience de la salle avec des gens qui ont d'autres âges et une autre pratique du cinéma.

Ce sont des dispositifs essentiels et en même temps ils ont été créés au début des années 90 et ils ont un petit côté ronronnant. Donc, que quelques professeurs ou exploitants bien inspirés pensent à les actualiser, c'est judicieux.

JPC

Est-ce que le risque de ghettoïsation du cinéma de la culture ce n'est pas non plus

le risque que les Pôles travaillent essentiellement avec l'éducation nationale ? C'est-à-dire que les associations un peu militantes et cinéphiles restent d'un côté et que de l'autre côté il y ait des dispositifs d'enseignement au service d'une institution ? Quel est alors le rôle de ce que vous faites au sein des Cahiers : rassembler, élargir un certain nombre d'expériences ? Quand vous parlez d'accueillir un autre public c'est dans ce sens-là que ça va ?

LL

Aux Cahiers, je fais une chronique qui s'appelle "Face à la classe". L'idée, c'est que tous les mois, je me déplace, je vais en reportage en France dans un lycée ou une école où il y a une proposition intéressante, qui sorte un peu de l'ordinaire. Quand on a lancé cette chronique, l'idée tout simplement était de se demander : "Qu'est-ce qu'ont à dire les élèves aujourd'hui dans le cinéma ?" Ouvrir une page dans les Cahiers - qui sont la revue de critique classique - pour se demander "quelle est la parole critique des plus jeunes ?" Peut-être qu'en creux, on va se rendre compte qu'ils se posent les mêmes questions que nous et qu'ils apportent aussi des réponses. Essayer de trouver un dialogue sur comment eux pensent le cinéma et comment nous le pensons.

C'est alors qu'on s'est rendu compte qu'il y avait plein de dispositifs différents à tous les niveaux.

Marc Holfeltz

Je travaille dans un centre régional de documentation pédagogique et notre travail - un peu comme dans les pôles - c'est de fournir des ressources pédagogiques, pour les enseignants. J'ai créé un site, Ecole des images ()

J'ai créé ce site après avoir été formateur cinéma pendant cinq, six ans dans ce qu'on appelait les "MAFPEN", Missions Académiques de Formation des Personnels de l'Education Nationale. C'était une période bénie, où des enseignants se formaient entre eux.

Je le dis puisque depuis ça a été repris - comme c'était avant - avec la notion de programme, de matières, ou de disciplines enseignées... Or le cinéma est un objet éminemment interdisciplinaire, intra-disciplinaire, transdisciplinaire... il est souvent squatté par les inspections de lettres. Ce n'est pas pour être polémique, mais c'est un état de fait et ça pose le problème d'une certaine "orientation" de lecture.

Donc j'ai essayé de faire remonter des demandes d'enseignants sur mon site qui est un espace de formation pour les enseignants. Il y a aussi un "espace classe" qui est à disposition des élèves. L'idée étant de permettre aux enfants de pouvoir s'approprier du vocabulaire ou des techniques de cinéma. Parce que le cinéma est aussi un objet technique, et il est toujours important quand on veut le décrire d'utiliser des termes précis. Donc de mettre des enfants dans la situation d'autonomie, parce que c'est le cœur des problèmes pédagogiques : créer des sujets "apprenants" et pas seulement leur déverser des informations. Ce qui est souvent le propre des disciplines, des matières et des programmes. L'idée, c'est d'aider les enfants à s'approprier le cinéma.

Alors bien sûr la salle d'abord. Mais les dispositifs le font très bien.

Alors je me bats aussi pour la possibilité de travailler avec des DVD en classe. Il existe la collection *Eden cinéma* créée par Alain Bergala. Et je travaille en ce moment avec MK2 pour mettre à disposition 3 films de Jacques Doillon en

DVD. Pour que les enfants puissent travailler dessus.

Parce qu'il y a bien sûr l'écriture critique, mais ce n'est qu'un des aspects du travail sur le cinéma. Moi j'essaie de pousser beaucoup à l'analyse de film ce qui est encore autre chose. Je fais souvent référence à la méthodologie de Jean Douchet, et j'essaie de pousser les enfants dans cet axe-là. Travailler sur leurs émotions, ce qu'ils ont vu dans le film, pourquoi ils ont réagi, pourquoi ils n'ont pas aimé éventuellement... L'idée est de se servir du cinéma pour créer des "sujets".

JPC

C'est un des fonds du problème : cette question du "sujet" et du sujet minoré qu'est en train de fabriquer massivement l'image et non pas le cinéma.

Licia Eminent

Je suis cinéaste et membre de la Société des Réalisateur de Films. Membre actif, je m'occupe de l'éducation à l'image notamment. Et je fais partie aussi du collectif pour l'action culturelle cinématographique qui est né en réaction face au désengagement de l'Etat sur l'action culturelle pour le cinéma, mais aussi pour les autres disciplines : le théâtre, la danse, les arts plastiques. Pour essayer de créer une action de tous les arts et tous les domaines confondus. Parce qu'on pense que l'art est un et qu'il faut le défendre. Les problématiques qui ont été soulevées sont très importantes. Je ne suis pas sûre qu'il y ait en France une conscience à la fois civique et citoyenne de leur importance.

Il y a d'un côté le cinéma en tant qu'art, que nous défendons tout particulièrement au sein de la SRF. Nous, réalisateurs, nous défendons le point de vue de l'auteur, c'est-à-dire le cinéma en tant

qu'art et comme expression d'une intimité artistique, d'un point de vue personnel qui rejoint peut-être, sûrement, un inconscient collectif.

Et d'un autre côté, je suis très sensible à une problématique qui est celle du décryptage de l'image. Nous sommes dans un univers où il y a un flux d'images. Ces images sont véhiculées par tous les moyens, que ce soit Internet, la télévision, la presse, la téléphonie mobile et d'autres à venir. Ce sont tous des moyens très différents, qui empruntent des chemins différents mais ils touchent tous à l'inconscient individuel et collectif de l'homme, de l'enfant, du lycéen qui doit se former... Aujourd'hui, les enfants notamment ont une sorte de prothèse incarnée avec la souris ou les nouvelles techniques, comme si c'était une connaissance qu'ils ont dans leur nature. Par contre, au niveau de l'élaboration de cette image, je ne suis pas sûre qu'ils soient à même d'avoir une autonomie. Je pense même le contraire. Ils sont immergés, submergés par un flux d'images qu'ils subissent, mais dont ils n'ont pas les moyens de se servir. Ils sont des spectateurs passifs.

Donc ils "élaborent" sûrement d'une manière ou d'une autre mais comment ? Par qui ? Est-ce que les familles, est-ce que l'école s'en occupe ? Est-ce que les bibliothèques, les institutions s'en occupent ? Comment ça se passe ? Il y a une sorte d'abandon ou de délégation à l'autre. On ne sait pas qui doit le faire, comment le faire ? On ne sait pas comment attaquer ce morceau.

Je pense qu'il est important de commencer à faire quelque chose. Peut-être qu'on va se tromper, peut-être qu'on va être un peu à côté, qu'on va juste commencer à faire quelque chose mais je crois que c'est plus important que de se renvoyer la balle. Parce qu'il est déjà un

peu tard, il est grand temps de le faire. Les dispositifs comme les lycéens et collégiens au cinéma, qui éduquent les élèves à la salle et donc au cinéma en tant qu'art restent pour moi indispensables. Il ne faut surtout pas enlever ces dispositifs. Au contraire, il faut les encourager et si possible donner encore plus de moyens, faire en sorte que ce ne soit plus quelque chose de sporadique ou de parcellaire qui touche quelques lycées mais que ce soit pris au cœur d'une éducation à l'image. Que ce soit porté par les Ministères de la Culture et de l'Éducation. Et je me demande si justement à côté de ça, il ne faut pas créer à l'intérieur des collèges - surtout je crois des collèges car c'est là où les enfants commencent à découvrir le plus l'univers des images - une réelle éducation au décryptage de l'image.

Qui peut faire ça ? Aujourd'hui ce sont les enseignants de bonne volonté ou les enseignants qui aiment beaucoup le cinéma ou les cinéphiles qui proposent une option cinéma ou qui proposent des ateliers. Ils sont formés au mieux par les institutions, mais ces professeurs ne sont pas dans la pratique concrète de la fabrication d'une image.

Or, les personnes qui ont été les plus exclues de l'éducation à l'image sont les réalisateurs. Ils interviennent très ponctuellement, sur des petites choses. On les sollicite parfois comme techniciens pour faire un produit, pour faire un petit film avec les élèves ou pour tenir un atelier pour expliquer le montage. Mais toujours très vite : 5 jours pour fabriquer un petit film.

On appelle les réalisateurs pour une valeur technique, il faut qu'ils fassent le film, alors que les réalisateurs sont d'abord là pour défendre un point de vue d'auteur : pourquoi et comment on filme comme ça ?

Réintégrer les réalisateurs au sein de l'enseignement du cinéma se heurte à tout un tas de problèmes techniques et administratifs.

Est-ce qu'il ne faut pas imaginer un CAPES audiovisuel ? Est-ce qu'il ne faut pas faire appel à des réalisateurs qui auraient vocation pédagogique, c'est-à-dire des réalisateurs de formation universitaire qui ont envie de transmettre ?

Nous, à la SRF, nous croyons qu'il y a des réalisateurs qui ont véritablement une vocation pédagogique, qui aiment transmettre.

Le cinéma est un art extrêmement concret. Il commence par des moyens techniques : l'image et le son, pour créer des émotions. Et il n'y a que les réalisateurs qui, au cœur de leur travail, se posent la question des choix : Pourquoi et comment je filme comme ça ?

Il faut ramener le cinéma en tant qu'art au cœur de l'éducation à l'image, en partant du point de vue.

JPC

Sur cette question de qui fait quoi, et de qui fait l'éducation à l'image, réalisateurs, ou professeurs de lettres ou d'arts plastiques... c'est un vieux débat.

Est-ce qu'on n'est pas en train de réduire un peu la question, puisqu'on sait que dans tous les cas le problème est le financement pour former qui que ce soit ?

MH

Je suis assez d'accord sur la proposition de faire travailler plus les réalisateurs avec des classes, avec des élèves même peut-être sans enseignants. Mais sur la question du CAPES audiovisuel, je crois que le débat a déjà été tranché. Puisque si on crée un CAPES audiovisuel on va avoir une fournée de jeunes qui vont se

proposer, 200 postes, 500 postes... Et pendant 37 ans et demi - maintenant 40 ans - on aura ces 300/400 personnes qui vont squatter l'enseignement du cinéma, qu'ils soient réalisateurs à la base ou pas. C'est quand même un problème. Alors que ce qui est important, dans l'enseignement du cinéma (cf. Bergala) c'est la rencontre avec les autres. Rencontrer le cinéma c'est rencontrer les gens qui le font. De façon frontale les réalisateurs, mais aussi les techniciens, les scénaristes, etc... Le problème, en ce moment, c'est le tarissement des subventions qui va supprimer les capacités à rencontrer des intervenants extérieurs.

LL

Pour revenir sur la rencontre avec les réalisateurs, pendant un an, j'ai assisté à une expérience assez chouette, qui était organisée par le Forum des Images à Paris avec une classe de collégiens d'Ivry-sur-Seine. Ils avaient organisé au début de l'année une projection de *Petit frère*, de Doillon, film classique d'éducation à l'image qui marche plutôt bien au collège. Ensuite, les élèves avaient écrit d'emblée une première critique. Et pendant toute l'année, deux fois par mois, des professionnels qui avaient travaillé sur le film étaient intervenus dans la classe. Il y avait eu le directeur de casting, ensuite des acteurs (qu'on avait retrouvés dix ans après le tournage), puis la monteuse du film. Donc les élèves se rendaient compte du côté très concret du cinéma et en même temps, derrière, ils voyaient toute la machine technique et économique. Et du coup le film a pris corps et les élèves ont accroché alors qu'au départ, ils étaient assez sceptiques sur le film, ce qui arrive souvent.

Ensuite le jeu était de revoir le film à la fin

de l'année pour écrire une nouvelle critique et organiser une grande séance avec Doillon, qui recueillait ces critiques.

JCR

Je voulais intervenir sur ce qu'a dit Licia Eminent. Je suis à la fois d'accord et pas d'accord. Vous avez utilisé le mot "décrypter". Je suis un peu réticent à cet égard parce que ça implique une pédagogie composée de tableaux, d'enregistrements, de description de codes, au détriment de la création artistique qui se trouve dans le film. En revanche, vous avez beaucoup insisté sur une pédagogie de question de la création. Sur une pédagogie, qui cerne des notions de création cinématographique : le jeu de l'acteur, la mise en scène, le travail de la lumière. Je crois que c'est là-dessus qu'il faut aller.

Ma question en ce moment, c'est d'essayer de ne pas trop stériliser le travail sur le film par ce verbe "décrypter", pour renforcer une rencontre plus artistique, davantage liée aux postes de création qui font un film. Je travaille là-dessus en ce moment et c'est ce qui m'importe. Il y a une pédagogie du cinéma qui est en train de voir le jour, et cette pédagogie ne doit pas se stériliser dans une analyse trop linéaire du film mais au contraire favoriser quelque chose de beaucoup plus sensible et qui corresponde mieux à ce qu'est un film. Par exemple, une pédagogie de mise en écho, de résonance, avec d'autres films, avec notre mémoire de spectateurs, me semble plus intéressante. Je pense au travail qui a été fait avec Alain Bergala pour *Lignes de temps* au Centre Georges Pompidou, sur Abbas Kiarostami et Victor Erice, ça m'intéresse particulièrement.

Donc je crois que la formation doit consister plus à mettre en confiance les enseignants parce qu'ils ont tous des

compétences plutôt que de leur donner des recettes ou des tableaux tout faits qu'ils vont mettre en pratique par la suite dans leurs classes. Bien sûr, quand ils arrivent dans une formation, ils attendent des choses concrètes. Si on fait des formations, c'est parce qu'ils n'ont pas le temps, parce qu'ils sont profs de lettres, d'histoire, de géographie, et que le cinéma n'est pas prévu dans leur temps de travail. Donc une formation doit leur apporter des outils. Mais en même temps, ce dont ils ont le plus besoin, c'est de prendre confiance en eux. Dans notre formation, nous essayons de les faire accoucher de leur regard sur le film.

Concernant le "ghetto" autour de Collège au cinéma, je trouve ça un peu dur de remettre en cause tout le travail qui a été fait dans ce domaine-là. Mais je comprends très bien ce que Ludovic Lamant a voulu dire...

MH

Je rappelle qu'une des perspectives de Collège au cinéma, c'était de montrer aux élèves le chemin de la salle de cinéma. Donc je pose la question au CNC : Est-ce qu'on sait si en dehors de la fréquentation trois fois par an d'une salle de cinéma, les élèves reviennent dans la salle ?

JCR

Pour le Poitou-Charentes, qui est mon territoire, avec Collège au cinéma nous avons mis en place une carte d'accès à tarif préférentiel pour que les élèves puissent revenir dans la salle en dehors des séances. Ça fonctionne. Pas partout, mais d'une certaine manière on a réussi.

HR

Je trouve le mot de "ghettoïsation" un peu violent. Car on demande aussi aux exploitants de faire un travail. Ils ne sont pas seulement là pour ouvrir les portes.

Donc dans le cahier des charges, ils ont un rôle d'accompagnement et c'est un débat important aujourd'hui, quand on voit le nombre de salles qui voudraient rentrer dans ce dispositif. Et qui n'ont pas fait jusqu'à présent la preuve qu'elles étaient prêtes à faire ce travail auprès des jeunes.

Il faut dire aussi qu'il n'y a pas que les dispositifs... Il y a plein de choses qui se font à côté et tant mieux. L'avantage de ces dispositifs c'est qu'on essaye de construire une petite "cinéphilie", que les élèves voient trois films dans l'année. Jean-Claude Rullier qui vient à la commission nationale peut témoigner de la manière approfondie avec laquelle on choisit ces films. Ce ne sont pas n'importe quels films. On essaye d'amener les élèves peu à peu à progresser dans la lecture des images. Je ne suis pas responsable pédagogique donc je ne me lancerai pas plus en avant dans le débat, mais voilà, ce n'est pas fait n'importe comment et les gens qui choisissent sur le terrain parmi la liste ne choisissent pas n'importe comment non plus. Ces dispositifs s'accompagnent aussi de demandes de formation des enseignants ; on sait la difficulté de ces formations. Dans le cahier des charges, ça fait partie des engagements de l'Education Nationale. Ensuite elle y répond comme elle peut... On lui demande aussi beaucoup aujourd'hui...

LE

À propos du désengagement de l'Etat, on est aujourd'hui dans une situation où l'argent vient à manquer. Nous avons eu connaissance de la lettre de mission du Président de la République à Madame Christine Albanel, dans laquelle elle était missionnée pour se rapprocher du ministère de l'Education Nationale et travailler notamment à l'éducation à

l'image, puisqu'il s'agit d'une priorité du gouvernement. Dans la réalité, on constate des coupures budgétaires très importantes. Par contre, la ministre dit qu'elles vont être moins importantes qu'il n'y paraît. Dans les faits, les DRAC (Directions Régionales des Affaires Culturelles) ont beaucoup moins d'argent pour l'action culturelle. Certains programmes, le décryptage de l'image et le travail autour des nouvelles technologies. Ou encore certains programmes comme "Culture en prison" ou "Culture à l'hôpital", là où justement le cinéma est l'éveil au regard des autres, et où il a du mal à arriver. Justement là où il y en a particulièrement besoin. Il y a aussi des associations qui mènent des programmes d'éducation à l'image et dont les budgets ont été coupés. Il y a donc une contradiction que l'Etat n'assume pas.

Sur le décryptage de l'image, je pense qu'on ne s'est pas compris. Pour moi il y a deux types de travaux différents : d'un côté la défense du cinéma en tant qu'art, et un autre volet qui est le décryptage de l'image. Mais là je parle de l'image qui est véhiculée par Internet, par la téléphonie mobile, par la presse, par la télévision. Analyser une image c'est aussi analyser le moyen qui la transmet. Par exemple, Internet fonctionne autrement que la presse, la télévision, la téléphonie mobile. Ce sont des moyens différents, et donc des images différentes.

Ce sont pour moi deux actions importantes mais très différentes. Enfin, l'idée du CAPES audiovisuel est une idée sur laquelle on aimerait travailler. Afin de trouver un cadre particulier - étant donné que ce sont des options de l'Education Nationale. Un cadre particulier pour que les enseignants ne restent pas pendant 40 ans à un poste qu'ils squattent. On ne peut pas envisager l'enseignement du

cinéma comme ça !

Il est peut-être possible d'imaginer un dispositif plus flexible qui puisse permettre une circulation des enseignants : rester en place dans une classe trois ans puis faire appel à d'autres intervenants. Cela permettrait par ailleurs - si les réalisateurs pouvaient travailler comme ça - que les intervenants extérieurs soient par exemple des techniciens ou des critiques. Si le réalisateur enseigne, il peut appeler un monteur, un chef opérateur, ou un critique d'art pour intervenir dans l'école.

Si on replace le réalisateur au cœur de l'enseignement, on replace le point de vue de l'auteur au cœur de l'enseignement. Alors qu'aujourd'hui le réalisateur en est réduit au technicien de l'image et on ne comprend plus le besoin ni d'un monteur, ni d'un chef opérateur, ni d'un critique.

JPC

Il me semble que l'on revient au cœur du sujet : c'est l'heure de prendre sa place dans la société et dans l'éducation. On voit bien que tout le monde a essayé de se rassurer avec des pédagogies diverses et qu'il y a eu un vrai travail de fait autour de ça, ce n'est pas vraiment le problème. En fait le problème semble être qu'il y a une population - y compris enseignante - qui est de plus en plus loin de ces préoccupations-là. Et qui, pour le dire de façon désagréable, est à peu près inculte, n'aime plus rien et n'a plus rien à transmettre. La progression en dix ans me semble significative au point qu'on peut parler d'un problème d'ignorance et de manque de désir. Et tout ce que cela implique dans le désir de transmission.

LL

J'ai l'impression que ce sont des dispositifs qui ont débuté dans les années

90 avec vraiment des professeurs militants et qui avaient une vraie cinéphilie. Certains d'entre eux sont en train de partir à la retraite. Et il y a toute une génération de nouveaux profs qui montent des ateliers qui justement sortent de ces dispositifs classiques et proposent des choses assez ambitieuses. Moi je suis plutôt assez optimiste là-dessus. Même s'il y a les problèmes budgétaires que vous avez évoqués.

On peut parler par exemple de tout ce qui se fait autour des téléphones portables : ça pose des vraies questions de cinéma. Qu'est-ce qui est encore du cinéma ? La plupart des élèves ont le geste, le rapport presque naturel à leur portable - plus qu'à une caméra - et donc il y a des profs qui ont décidé de travailler sur ce geste-là. Je trouve ça passionnant. On retrouve ça notamment avec le festival Pocket films qui est un festival de films faits avec des téléphones portables. Je trouve ça plutôt rassurant qu'il y ait des ateliers là-dessus.

JPC

Je suis d'accord avec ça et ravi d'entendre ce témoignage. Je crois qu'il faut définir ce qui de l'ordre du cinéma à l'intérieur des nouvelles pratiques et de l'évolution technologique en général. Ça pose la question justement de l'acquisition d'une culture de l'art, de l'histoire de l'art et c'est ce qui est en train d'être battu en brèche par la confusion avec la marchandise. C'est ce qui me gêne. Je pense comme vous que les vraies questions sont en train d'être posées en ce moment, directement par la technologie. C'est vrai que l'on commence à voir des artistes qui travaillent sur des formats comme le téléphone portable et qu'à l'intérieur de ça une certaine création émerge. Ce sont des points d'ancrage très importants et pour en parler et ne pas être simplement

dans sa petite bosse technologique, il faut aussi avoir une culture en général, une culture artistique. C'est là-dessus qu'il y a un manque.

LL

J'ai suivi un atelier de réalisation avec des téléphones portables dans une classe d'Ile-de-France. Le principe était de donner à chaque élève pendant un an un téléphone portable. Et chaque semaine l'élève devait ramener 40 ou 50 secondes : un mini film qu'il a trouvé intéressant, qu'il a eu envie de filmer. À partir de là, il y avait une projection en fin de semaine, des différents mini films et le professeur et l'intervenant essayaient de ramener, de revenir sur l'histoire du cinéma. Donc ils apportaient des photos de Jeff Wall, des peintures de Bonnard, des extraits de film de Scorsese... Et ils essayaient de trouver des correspondances, tout en disant évidemment : ça c'est pas du cinéma, ou ça l'est. Mais en posant à chaque fois des questions de cinéma, et en utilisant le réflexe naturel de l'élève qui est autour de la technologie portable en ce moment. Je trouve que ça marche plutôt bien. Ensuite est-ce que les dispositifs sont limités? Je ne sais pas.

JPC

Un des risques de notre conversation, c'est de laisser penser qu'on est très bloqués, sur la défense de l'auteur. C'est évidemment une chose essentielle qui fait partie de notre amour du cinéma, mais on est aussi tous probablement impressionnés par un certain nombre de séries américaines. On voit bien que là, ce sont des ateliers qui produisent des choses dans lesquelles il y a une invention formelle et que quelque chose se joue au niveau du personnage qui n'existe plus dans les films d'auteur

français. Donc, ce n'est pas une fermeture à tout ce qui est en train de se passer, mais c'est par quoi on attrape le problème... Et comment on arrive à l'intérieur de ça à transmettre l'amour de quelque chose. C'est aussi simple que ça.

MH

Sur le rapport aux nouvelles technologies, j'ai proposé très souvent, et je continue à le proposer mordicus dans l'académie de Paris, de faire des films dont le scénario se résume à une phrase, qui soit des films de cinq plans. A ce moment-là se pose la question de l'agencement du plan : qu'est-ce qui se passe quand on colle deux images qui sont de nature différente ? Et je dois dire que j'ai du mal à faire passer ce message, parce que très souvent pour l'enseignant, "faire du cinéma" ou "faire des films" c'est forcément copier le modèle du cinéma dominant : le cinéma de fiction avec une équipe. Donc on veut écrire tous ensemble un grand scénario... L'écriture collective, c'est quelque chose dont j'ai vraiment horreur.

J'accompagne souvent des intervenants extérieurs et on voit des élèves qui se retrouvent à faire en une journée le grand film qui est monté on ne sait par qui... et les profs qui en général refusent la pratique du film court.

Pourtant sur mon site, si vous regardez dans la partie "Lycée Charlemagne / 1 phrase – 5 plans", il y a 21 films qui ont été faits sur 4 heures de module. Et qui sont des vrais films de cinéma au sens où à chaque fois il y a un auteur qui s'est posé une question importante : "qu'est-ce que moi j'ai envie de dire avec une caméra ?" C'est pas juste de faire un film. Et donc on a des films du style : "C'est difficile d'arriver à l'école à l'heure le matin". Ou un autre qui est une illustration

de la phrase de Victor Hugo, "L'œil était dans la tombe et regardait Caïn". On a tous les styles de films. Certains sont très narratifs d'autres très poétiques... Mais les profs pensent que ça n'est pas du cinéma, donc se repose le problème de qu'est-ce que l'art ? Comment on conçoit l'art ? Pourtant ils sont très cultivés, mais ils déplacent la question de l'art. Pour eux faire du cinéma c'est une grosse équipe, des preneurs de son, des éclairagistes...

JPC

C'est passionnant, parce que c'est un cas de création : est-ce qu'on peut faire un film en 5 images ? Et c'est aussi une question pédagogique parce que ça renvoie à la question du temps. Le temps qui est essentiel à toute forme d'art alors que la technologie en ce moment est en train de maîtriser notre temps. Donc il me semble que toutes ces questions-là peuvent - pas dans le désordre mais dans un certain ordre en fonction des besoins - être examinées et que là on est au cœur même de la complexité de cette problématique et de la nécessité aussi de faire des choix. On parle de quoi ? On parle d'art... On parle de notre rapport à la technique, de la façon dont elle nous manipule.

C'est aussi cette question qui est abordée par le moyen métrage. Certaines personnes choisissent ce format. On sait tous qu'il y a des longs métrages qui auraient gagné à être des moyens métrages. En même temps on ne raconte pas la même chose dans un court, dans un moyen ou dans un long. Et cette question d'adéquation de la temporalité à ce qu'est la forme et le fond et toutes ces choses-là, ce sont des questions artistiques. Simplement personne n'est rigidifié sur un format bien entendu et on est tous d'accord qu'il y a des choses qui peuvent se dire de façon magnifique dans

tous les formats. Tout comme dans la littérature, il y a la nouvelle, le roman, le fragment... Voilà, ce sont de vraies questions artistiques.

Mais la question que je pose c'est : qui a le temps réellement ? Qui aborde la panoplie complète des questions que ça pose ? Parce que c'est ça qui construit la personne et l'artiste finalement, c'est d'avoir accès à cette complexité là.

MH

À l'école, il n'y a pas vraiment de lieu pour ça. À part en ce qui concerne les options histoire de l'art où c'est le cœur du sujet, ou les options cinéma.

Moi très souvent j'essaye... Au Lycée Charlemagne, ils ont fait tout ça sur quatre heures de module. Donc c'est réalisable avec des grands élèves, mais on ne peut sans doute pas faire ça en Collège. En tout cas les profs sous la pression des parents d'élèves disent : on n'est pas là pour faire du cinéma et on n'a pas le temps. Il y a la fameuse pression des programmes...

LE

À propos du désir... puisque vous avez évoqué ce mot qui pour moi reste au cœur de cette histoire et qu'on oublie. Les nouvelles technologies à la fois apportent la possibilité de rappeler ou de satisfaire un désir : celui de filmer parce que c'est plus facile. Les mini caméras ou les téléphones ou d'autres outils sont à la portée de tous - plus ou moins - ou en tout cas sont assez démocratiques. Et donc ils satisfont facilement un désir de créer une image. Maintenant il y a le problème de la consommation et de qu'est-ce que le désir.

Souvent avec des classes, je me suis retrouvée face à ce besoin de consommer tout de suite quelque chose. Le but était en 5 jours de faire un film,

n'importe lequel. Donc les élèves faisaient des images formelles mais qui souvent ne répondaient à rien. Il n'y avait pas le questionnement de où est mon désir ? Et je me suis obligée à freiner, à regarder, pour qu'ils se posent la question : qu'est-ce que je veux vraiment filmer ? Qu'est-ce que j'ai envie de faire ? Qu'est-ce qui m'intéresse vraiment ?

Et je trouve que dans ces dispositifs - je ne parle pas des options de cinéma parce que là c'est vraiment une éducation du regard - mais pour les options légères ou ateliers ponctuels, cette question du désir reflète peut-être une question plus profonde : est-ce que les Français sont capables de se questionner aujourd'hui sur le désir ?

La question du désir est fondamentale : le désir du professeur de communiquer, de transmettre ; le désir du réalisateur de partager une expérience ; le désir du spectateur de venir à cette expérience. Cette question est évincée alors qu'elle devrait être au centre.

JPC

Oui c'est une question essentielle, celle du passeur, du sustenteur. C'est cela qui manque. Celui qui provoque ce désir-là et garde une vigilance sur ce qu'est la singularité de ce désir. C'est une question complexe.

LE

On ne pourra pas en venir à bout, mais je voulais juste l'évoquer... Le problème du téléphone pour faire les films, c'est que "c'est super", mais comment accompagner avec ce moyen une image qui se prend vite ? Comment accompagner dans un moyen qui est tout de suite là et dans un temps très court une image qui se prend très vite ? Comment accompagner la question du désir là-dedans ? Ça revient justement

sur la consommation immédiate et la chose qui s'y crée.

JPC

Mais est-ce qu'il ne faut pas éviter un certain nombre de confusions ?

Le désir, c'est quoi aujourd'hui ? On est quand même passé du un vers tous, c'est-à-dire du réalisateur qui fait son film en espérant qu'il aura un public, vers tous avec, par exemple, Internet. Il y a une mutation du désir à l'intérieur d'un certain nombre d'alibis pseudo-démocratiques et politiques qui enveloppent des champs très divers et non plus seulement ceux de l'esthétique et de la position du créateur par rapport à son spectateur. C'est toute cette difficulté que d'arriver à un moment à une parole qui évite les confusions et qui permet de sérier les problèmes. Il faudrait une formation là-dessus. Qui n'est pas une formation aux médias. La formation aux médias est nécessaire, mais il ne faut surtout pas la confondre avec l'initiation artistique ou l'Education à l'image.